

MON RÊVE!

J'ai beaucoup rêvé dans ma jeune vie, et faut-il le dire? ils se sont tous envolés ces rêves comme les feuilles d'automne emportées par le vent...

Ils étaient pourtant bien beaux, purs comme l'azur du ciel, doux comme la brise du soir, brillant et suaves comme la rose à son matin; mais s'ils avaient la beauté de la fleur, ils en avaient aussi l'éphémère parfum.

Un seul que la déception n'a pas effleuré de son souffle glacial est resté au fond de mon âme, et l'éclaire comme un lumineux rayon. Il naquit au jour d'ennui, un jour que mon âme lassé aspirait à d'autres horizon, à un calme dont la douceur lui avait été jusqu'alors inconnue. Ce rêve, il pourra paraître étrange, excentrique même, mais que m'importe? L'imagination est une habile fée qui, de son pinceau magique, sait revêtir les objets des couleurs les plus séduisantes, et faire jaillir la lumière là où on ne verrait que de l'ombre.

C'est, bâtie dans quelque site pittoresque, une blanche et gracieuse maisonnette, à la façade enguirlandée de lierre et de plantes grimpantes. D'un côté, elle sera ombragée par un frais bosquet aux arbres touffus, puis, au loin s'étendra la mer déployant au Soleil d'or sa nappe azurée, et sillonnée par des voiles blanches et légères; quelques fleurs mignonnes orneront une terrasse, et l'imprégneront de leurs suaves parfums. Rien ne viendra troubler le silence de ma délicieuse retraite, si ce n'est le murmure de quelque limpide ruisseau caché sous la mousse, ou les harmonieux concerts des oiseaux, dont j'espère voir, en grand nombre, les palais aériens dans mon futur domaine. Enfin, c'est une sorte d'île de Calypso que je rêve, moins l'immortalité cependant, car hélas! que ferais-je s'il me prenait envie de changer? Je n'y voudrais pas non plus la présence du divin Cupidon, à qui d'ailleurs on élève assez d'autels.

Loin d'ici, petit dieu cruel et trompeur qui se rit des coups que la malice se plaît à lancer! Sous un charme irrésistible, tu caches ta perfidie; mais tes flèches acérées ne manquent jamais leur but, et font souvent des blessures que nul baume ne saurait guérir. Si charmante que m'apparaisse ma vie solitaire, j'y renoncerais sur le champ, si tu devais un jour y exercer ton tyrannique empire!!

Isolée dans mon Eden, je n'y serai cependant pas seule, j'aurai pour compagnie le souvenir des êtres aimés, surtout la nature qui, dans ses grandeurs infinies, parle à mon âme un langage tout divin.

Oh! oui; je t'aime, belle et majestueuse nature, je t'aime dans tes riants tableaux, tes milles voix si douces qu'elles font rêver des harmonies du ciel, et je voudrais avoir les sublimes accents du poète pour célébrer tes beautés. On élève l'âme vers Dieu, et tu donnes une idée de la magnificence et de la bonté de ton Créateur.

Aussi, j'aurai des livres, ces amis fidèles qui nous font toujours gracieuse réception, malgré quelque-fois notre indifférence à leur égard; avec eux je m'entretiendrai de Dieu, de l'art et de la nature.

A peu de distance de ma demeure, sur la lisière de quelque petit bois, j'aimerais à voir se dessiner dans l'air la flèche élançée d'une modeste chapelle, au portique recouvert de mousse. A l'heure où les pâles clartés du crépuscule se répandent sur la terre, je dirigerais mes pas vers ce petit temple rustique pour offrir à Dieu un dernier hommage d'adoration et d'amour. Là, agenouillée au pied de l'autel de la douce Vierge Marie, décorée, par mes mains, de verdure et de fleurs, je répandrais mon âme entière dans une ardente prière.

A mon retour, il me serait donc de jouir sur mon balcon de l'imposant spectacle que nous offre une belle nuit d'été, quand l'air est pur, que des

milliers d'étoiles, comme autant de diamants, scintillent dans la voûte des cieux, et que la voix du rossignol, comme un écho mélodieux retentit au milieu de la nature silencieuse.

Tous les jours verraient se renouveler une semblable félicité, et mon existence s'écoulerait calme et paisible, loin du monde et de ses vains bruits. Pourquoi, hélas! un destin favorable ne m'en permet-il pas la réalisation?

O vous tous qui lirez mon rêve, ne le trouvez-vous pas digne d'envie? Ne trouvez-vous pas qu'il est le plus charmant idéal que l'on puisse rêver? Mais, si par malheur, il ne vous souriait pas, vous n'avez qu'à en former d'autre, c'est tout à votre aise dans le domaine de l'imagination.

NINETTE.

Fraserville.

"FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 19.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXVII

Marsa Laszlo avait quitté la maison du docteur Sims. Elle était revenue calme, délivrée de sa stupeur, dans le logis de Maisons-Lafitte.

La malheureuse sortait de cette affreuse crise qui l'avait comme écrasée, avec l'atroce ennui qu'on a parfois de reprendre le collier de la vie après une nuit d'oubli dans le sommeil. Cette stupeur, qui eût pu la miner, l'emporter, et cette fièvre qui l'avait secouée, lui semblaient douces maintenant et enviables, comparées à ce châtement: *Vivre!... Vivre et penser!*

Et pourtant, oui, elle voulait vivre pour revoir Andras dont le regard, fixé sur elle, avait comme ranimé en son être la flamme intellectuelle éteinte. Elle voulait vivre, maintenant que la perception lui était revenue, maintenant qu'elle échappait à ce souffle de la folie d'où l'épreuve tentée par le docteur Fargeas l'avait tirée; elle voulait vivre pour arracher au prince une parole de pardon. Il n'était pas possible que son existence à elle se terminât sur la malédiction d'un tel homme. Il lui semblait que si elle se revoyait jamais en face de lui, elle trouverait en elle de ces cris de supplication désespérés qui font tomber sur une prière une absolution.

Certes—elle se le répétait àprement, à toute heure, maintenant que le supplice de penser, de sentir, lui était infligé—elle avait été infâme, elle aussi, presque aussi criminelle que Menko, en gardant le silence, en trompant,—elle avait trompé, elle qui haïssait le mensonge! Mais elle voulait bien faire comprendre au prince que le mobile de sa conduite c'était l'amour qu'elle avait pour lui! Oui, l'amour seul. Et quel amour! Affolé et sincère à la fois. Il n'y avait pas d'autre cause, pas à son impardonnable trahison. Il ne le croyait point maintenant, sans nul doute. Il devait l'accuser de quelque bas calcul, d'ambition ou d'intrigue vile. Eh bien, elle était certaine que s'il pouvait la revoir encore, fût-ce une minute, elle lui prouverait qu'il n'y avait chez elle que l'exaltation de sa passion pour lui.

—Qu'il sache cela, du moins, et qu'il me fuie pour toujours ensuite! Pour toujours! Mais qu'il ne me méprise pas, comme il doit le faire, plus que la dernière des courtisanes!

C'était là maintenant l'espoir qui la rattachait à la vie. Au sortir de sa crise cérébrale, elle se fût tuée si elle n'avait eu soif de cet entretien nouveau où elle voulait mettre à nu son âme. N'osant pas

du reste reparaitre devant Andras, n'ayant même point la pensée d'aller vers lui, résolue à attendre,—du fond de sa solitude devenue plus farouche,—elle ne savait quelle occasion, quel secours du hasard, elle avait songé pourtant à Yanski Varhély.

Par Varhély, elle pouvait faire dire à Andras tout ce qu'elle voulait que son mari,—son mari! ce mot faisait frissonner de honte lorsqu'il venait à sa pensée,—apprit sur la cause de son crime. Elle écrivit au vieux Hongrois. Ne recevant pas de réponse, elle quitta Maisons-Lafitte, un jour, et alla droit chez Varhély. On ne savait où était "M. le comte", mais M. Antonio Valla pouvait lui faire parvenir ses lettres.

Alors elle supplia l'Italien d'expédier à Varhély une sorte de longue confession, où elle lui demandait son aide, à lui, pour obtenir du prince l'entrevue souhaitée.

La lettre arriva à Yanski pendant qu'il était à Vienne. Il y répondit par un mot glacial, mais qu'importait à Marsa? Ce n'était point la rancune de Varhély, c'était le mépris de Zilah qu'elle redoutait. Elle supplia, de nouveau, dans une lettre où débordait toute son âme, Varhély de revenir, d'être là, quand elle dirait au prince tous ses remords—ces remords qui la tuaient, qui faisaient de sa beauté détestée quelque chose comme un spectre, la fiancée d'Andras n'ayant plus rien de vivant en elle, rien que des yeux emplis du feu de la fièvre.

Et il y avait une telle sincérité, des cris éperdus si déchirants dans ces lettres où sanglotait une conscience, que, peu à peu, en dépit de sa rude écorce difficile à amollir, le soldat, plus accessible à l'émotion qu'il ne voulait le laisser paraître, grommelait dans sa moustache:

—Allons! allons!... Elle souffre. C'est déjà quelque chose.

Il répondit à Marsa qu'il ne reviendrait que quand il aurait achevé une œuvre qu'il s'imposait d'accomplir comme il se fût donné un mot d'ordre; —et, sans rien expliquer à la Tzigane, il ajoutait à la fin de sa lettre ces mots qui se posaient maintenant comme une énigme et comme un espoir vague, inexplicable, mais ardent, devant Marsa:

—Et souhaitez que je revienne bientôt!

Le lendemain du jour où il avait envoyé cette lettre à Maisons-Lafitte, Varhély recevait du comte Ladany une invitation à se rendre au ministère sur-le-champ.

Le comte Josef lui tendit une dépêche. Le ministre des affaires étrangères de Russie télégraphiait à Son Excellence son collègue, à Vienne, que S. M. le Tzar consentait à la mise en liberté du comte Menko, impliqué dans l'affaire Labanoff. Ce Labanoff partirait sans doute pour la Sibirie le jour même où le comte Menko recevrait un passeport et une escorte pour la frontière. Le comte Menko avait choisi l'Italie pour lieu de retraite. Il se mettrait en route, à destination de Florence, le jour même où Son Excellence recevait cette dépêche.

—Eh! bien, mon cher ministre, dit vivement Varhély, mille fois merci. Et avec mes remerciements, mes adieux. Je pars, moi aussi, pour Florence.

—Tout de suite?

—Tout de suite.

—Vous y arriverez avant Menko.

—Je suis pressé, dit Varhély en souriant.

Il alla au télégraphe en sortant du ministère et expédia une dépêche à Antonio Valla, à Paris. Il pria le vénitien de le rejoindre à Florence. Valla lui avait fermement dit, répété, de compter sur lui.

Varhély quitta Vienne, certain de retrouver à Florence l'ancien ministre de Manin. Celui-là n'a pas changé, pensait-il, songeant à Josef Labany.

Puis il se répétait qu'après tout, l'ancien chef de